

Les murailles de Jéricho

La recherche biblique entre le fondamentalisme et le criticisme

par Rainer Riesner *

Un regain d'intérêt

Après avoir négligé l'histoire pendant des années, on se penche à nouveau de plus en plus, en Allemagne fédérale, sur les questions d'ordre historique. L'archéologie biblique ne fait pas exception : dans de larges milieux, on observe un regain d'intérêt pour cet aspect de l'histoire. Ce courant a été renforcé, ces derniers temps, par un certain nombre d'événements qui ont fait sensation. Sous l'impact de complications politiques, la découverte à Ebla, en Syrie (Tel Mardikh), de gigantesques archives cunéiformes du troisième millénaire av. J.-C. a trouvé un écho considérable sous la forme d'articles à sensation dans la presse (1). Au couvent Sainte-Catherine du Mt Sinâï, un hasard a permis de retrouver une collection d'icônes de la plus haute antiquité ainsi que de précieux manuscrits, dont au moins huit pages du Codex Sinaiticus que l'on ne connaissait pas encore (2). Des chercheurs américains croient avoir découvert les ruines de Sodome et Gomorrhe (3). Hors d'Allemagne enfin, l'archéologue franciscain Virgilio Corbo a éveillé l'attention en annonçant qu'il avait dégagé à Capharnaüm, les vestiges de la synagogue de l'époque de Jésus (4).

Ce regain d'intérêt pour l'archéologie biblique se traduit également par l'éventail des ouvrages proposés. Les éditeurs catholiques, évangéliques et confessionnellement neutres publient plus d'ouvrages sur ces sujets

* Cet article est repris (avec autorisation) de *Theologische Beiträge* 2/1983. Il a été traduit par Laurent Jospin.

(1) Premières données dans : C. Bermant et M. Weitzman, *Ebla. Neu entdeckte Zivilisation im Alten Orient*, Francfort s.M. 1979.

(2) Cf. J.H. Charlesworth, *The New Discoveries in St. Catherine's Monastery: A Preliminary Report on the Manuscripts*, Winona Lake 1981.

(3) Cf. H. Shanks, *Have Sodom and Gomorrah been found?* in : *Biblical Archaeology Review* 6 (1980), pp. 27-36.

(4) Cf. R. Riesner, *Neues von den Synagogen Kafarnaums*, *Bibel und Kirche* 40 (1985), pp. 133-135.

qu'autrefois. Des études scientifiques (5), mais aussi de véritables attrapenigauds (6), se disputent la faveur des lecteurs. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'il ait paru en 1978 une nouvelle édition revue du trop célèbre « Und die Bibel hat doch recht » **, de Werner Keller, qui avait connu, depuis 1955, un tirage de plus de dix millions d'exemplaires. Or cette réédition présente une particularité frappante, sous la forme d'une sorte de contradiction interne: alors que ses adversaires autant que ses partisans considéraient généralement les thèses de Keller comme apportant de l'eau au moulin de la conception fondamentaliste de la Bible, le réviseur, Joachim Rehork, adopte beaucoup de thèses critiques ayant cours actuellement. A partir d'un exemple vétero-testamentaire, celui de Jéricho, nous allons, dans ce qui suit, tenter de montrer que les positions extrêmes sont reflétées non seulement par les ouvrages destinés au grand public, mais également, et même à notre époque, par ceux qui étudient la Bible de manière scientifique.

Le problème ne date pas d'hier

Après quelques sondages effectués par Charles Warren (1868), Ernst Sellin et Carl Watzinger procédèrent de 1907 à 1909 aux premières fouilles d'ensemble du site de la ville vétero-testamentaire de Jéricho (Tell Es-Sultan) (7). Toutefois, les méthodes archéologiques de l'époque ne permettaient pas d'aboutir à une datation satisfaisante. L'étude moderne de Jéricho a commencé avec les travaux de l'Anglais John Garstang (1930-1936). Il trouva en particulier une double muraille d'enceinte, qui avait manifestement été détruite par un tremblement de terre. Il rattacha cette muraille double à une couche de vestiges détruits qu'il data du début du XIV^e siècle av. J.-C. («après 1400, mais avant 1385 av. J.-C.») (8).

(5) Dont: A. Negev, *Funde und Schätze im Land der Bibel*, Stuttgart 1978; B. Mazar, *Der Berg des Herrn. Neue Ausgrabungen in Jerusalem*, Bergisch Gladbach 1979; K.M. Kenyon, *Die Bibel im Licht des Archäologie*, Düsseldorf 1980; A.R. Millard, *Bibel und Archäologie*, in: *Theologie und Dienst* 23, Giessen 1980; J. Murphy-O'Connor, *Das Heilige Land. Ein archäologischer Führer*, Munich et Zurich 1981.

(6) P. ex. W.J.J. Glashouwer (éd.), *So entstand die Bibel...*, in: *Telos Präsente* 2121, Neuhäusen 1979; H. Einsle, *Das Abenteuer der biblischen Forschung. Von der Arche Noah bis zu den Schriftrollen von Qumran*, Aschaffenburg 1979; du même, *Sie glaubten an das ewige Leben. Biblische Forschung von Bethlehem bis zum Grab Petri*, d° 1980; R.T. Boyd, *Hügel, Gräber, Schätze. Eine illustrierte Einführung in die biblische Archäologie*, in: *Telos Wiss. Reihe* 4020, Lahr et Dinglingen 1980.

** Paru en français aux Presses de la Cité, sous le titre «La Bible arrachée aux sables», Paris 1962 (n.d.t.).

(7) La Jéricho du NT (Tulul Abu Al-Alayiq) se trouve à env. 3 km au sud, là où prend fin le cours de l'Oued Qelt.

(8) *The Story of Jericho*, Londres 1940, p. 125. Comme toutes les autres citations d'ouvrages écrits en anglais, celle-ci est retraduite d'après la traduction allemande de R.R.

Garstang croyait avoir trouvé la ville conquise par Josué, car, d'après 1 R. 6,1, l'exode a eu lieu 480 ans avant la construction du Temple (966 av. J.-C.), ce qui met la conquête aux alentours de 1400 av. J.-C.

Toutefois, au cours de la poursuite de la discussion, la datation de la conquête selon Garstang ne fut pas admise universellement. Sur la base de deux « données fondamentales », on proposa une nouvelle reconstitution des événements. De l'avis de nombreux archéologues et spécialistes de l'AT, l'assimilation des deux villes-magasins Pithom et Ramsès, mentionnées par Ex 1,11, aux sites de Tel El-Maskhouta et de Tanis, que l'on croyait avoir été fondés sous la XIX^e dynastie égyptienne, était un argument en faveur d'une datation de l'exode au XIII^e s. av. J.-C. A partir de couches correspondant à des destructions et trouvées à Béthel (Beitin), Lakhish (Tel Ed-Duweir) et sur d'autres sites archéologiques palestiniens, William F. Albright data la conquête du dernier quart du XIII^e s. av. J.-C. (9). Cette datation demeure admise par la majorité des savants qui ne voient pas dans la conquête, comme Martin Noth (10), un simple processus d'infiltration de Canaan par des nomades sémites vivant sur ses confins, infiltration essentiellement pacifique et qui se serait étalée sur plusieurs siècles, mais qui estiment (11) que les Israélites se sont livrés à une véritable guerre de conquête en faisant porter, dans certains cas du moins, leurs efforts sur des objectifs bien précis, thèse que le récit biblique (Jos 6-11) semble à première vue impliquer.

Mais l'identification de la Jéricho de Josué par Garstang fut surtout remise en question par des fouilles plus poussées que fit Kathleen M. Kenyon à partir de 1952 (12). Recourant à des méthodes plus modernes, elle put prouver que la muraille double remontait à l'époque du Bronze Ancien (III^e millénaire av. J.-C.), et cette datation a été universellement acceptée. Mais il y avait plus : les résultats des fouilles de Madame Kenyon ne confirmaient la conquête ni à date ancienne (vers 1400 av. J.-C.), ni à date récente (fin du XIII^e s. av. J.-C.). D'après Madame Kenyon, Tel Es-Sultan avait été totalement inoccupé de 1550 env. à 1400 av. J.-C. Ensuite, le site avait été à nouveau habité, et ce jusqu'en 1325 environ. A la date la plus ancienne proposée pour la conquête, la ville avait donc été non pas détruite, mais au contraire rebâtie, et, à la date la plus récente, il n'y avait pas de ville du tout ! Faut-il donc donner raison aux savants

(9) Archaeology and the Date of the Hebrew Conquest of Palestine, in: *BASOR* 58 (1935), pp. 10-18. Résumé allemand dans : du même, *Die Bibel im Licht der Altertumsforschung*, Wuppertal 1967, pp. 88-93.

(10) *Geschichte Israels*, Goettinguen (6) 1966, pp. 67-83 ; trad. française : Payot, Paris 1954, pp. 80-96.

(11) Tels, p. ex., K.A. Kitchen, *Alter Orient u. AT*, Wuppertal 1965, pp. 25-29 ; J. Bright, *Geschichte Israels*, Düsseldorf 1966, pp. 108-128 ; Y. Yadin, *Hazor. Die Wiederentdeckung der zitatelle König Salomos*, Hambourg 1976, pp. 143 ss.

(12) *Digging up Jericho*, Londres 1957. Résumé complété dans : la même, *Archäologie im Heiligen Land*, Neukirchen et Vluyn (2) 1976, pp. 189-212.

qui, après Albrecht Alt (13), considèrent le récit de la prise de Jéricho comme une simple légende étimologique? Cette aventure qui, au ch. 6 du Livre de Josué, occupe 27 versets, ne serait-elle que le fruit d'une méditation sur un tas de ruines particulièrement imposant?

Solutions proposées par les fondamentalistes

Le résultat négatif des fouilles de Jéricho nous pose de graves problèmes, qui ont inquiété un certain nombre d'auteurs de tendance fondamentaliste. L'éventail des solutions qu'ils proposent va de l'examen réfléchi des faits à leur négation pure et simple au nom de l'idéologie. C'est ainsi que l'on peut lire, dans une « introduction illustrée à l'archéologie biblique » parue dans une « collection scientifique », les lignes que voici : « Au début des années trente, John Garstang poursuit les fouilles sur le site de Jéricho. Il découvre les murailles abattues remontant à Josué... (14). Pour se tirer d'affaire, on se contente donc ici d'oublier purement et simplement les résultats ultérieurs, ceux qui ne vous conviennent pas. Pour contester l'identification de Tel Es-Sultan à la ville vétéro-testamentaire de Jéricho, C. Umbau Wolf s'y prend de manière un peu plus nuancée (15). Quoi qu'il en soit, cette hypothèse ne repose sur aucun autre fondement réel que le désir de se débarrasser ainsi d'un problème historique.

Il existe d'autres tentatives en vue d'harmoniser le récit biblique et les données archéologiques; si elles sont assez scientifiques pour mériter un examen, elles ne parviennent pas à convaincre. L.T. Wood (16) et Bruce K. Waltke (17) voudraient concilier les résultats des fouilles de Madame Kenyon et l'hypothèse d'une prise de Jéricho vers 1400 av. J.-C. Or ils n'y parviennent qu'au prix de contresens graves sur les rapports de fouilles (18). Kenneth A. Kitchen envisage la possibilité qu'il y ait eu « à l'époque de Josué (III^e millénaire av. J.-C.) une petite ville sur la partie orientale de la colline, et qu'elle ait ensuite été totalement éliminée par l'érosion » (19). Cette hypothèse est cependant infirmée par le fait que,

(13) « Josua », in : *Grundfragen der Geschichte des Volkes Israel. Eine Auswahl aus den Kleinen Schriften*, Munich 1970, pp. 186-202.

(14) R.T. Boyd, *Hügel...* (cf. *supra*, note 6), p. 177.

(15) The Location of Gilgal, in : *Biblical Research* 9 (1966), pp. 42-51.

(16) The Date of the Exodus, in : J.B. Payne, *New Perspectives on the O.T.*, Waco 1970, pp. 67-86.

(17) Palestinean Artifactual Evidence Supporting the Early Date for the Exodus, in : *Bibliotheca Sacra* 129 (1972), pp. 33-47.

(18) Cf. J. Bimson, *Redating the Exodus and Conquest*, pp. 122-127.

(19) *The New Bible Dictionary*, Londres 1962, p. 612. De même dans : *The Illustrated Bible Dictionary*, (2) Leicester 1980, pp. 749 s.

dans les couches d'érosion qui subsistent au pied du Tel Es-Sultan, on ne trouve pas de vestiges notables remontant au Bronze Récent (20).

En revanche, l'archéologue adventiste Siegfried H. Horn, qui dirigea les fouilles d'Hesbon (1968-1973), a fait preuve d'une sage prudence à l'égard des tentatives d'explication qui font violence aux faits. Il reconnaît que quelques indices vont plutôt dans le sens d'une datation tardive de l'exode et de la conquête, mais souligne simultanément qu'il subsiste un certain nombre d'arguments de poids en faveur de la datation ancienne. Compte tenu de ce que nous savons, il appelle à la prudence face aux jugements définitifs et concluait par ces mots : « Il devient urgent que l'on écrive une nouvelle étude détaillée et approfondie sur la datation de l'exode, car, depuis que celle de J.W. Jack, complètement dépassée aujourd'hui, est parue en 1925, il n'a plus été publié de monographie sérieuse sur ce sujet » (21). Un an plus tard, son vœu était exaucé.

Une thèse révolutionnaire

En 1978, John J. Bimson, jeune membre du Tyndale-Fellowship de tendance évangélique, publia sous le titre *Redating the Exodus and Conquest* la thèse qui lui avait valu le doctorat de l'Université de Sheffield. Ce titre faisait manifestement allusion à un livre de John A.T. Robinson, *Redating the New Testament* (22), qui avait fait sensation. Bien que Robinson ait effectué, sur la chronologie des livres du NT, les travaux les plus détaillés présentés depuis l'époque de Theodor Zahn et Adolf von Harnack, il n'en existe pas à ce jour de traduction allemande et, indépendamment de cela, son livre n'a guère fait de bruit en R.F.A. Comme le même sort est à craindre pour le travail de Bimson, nous allons, dans ce qui suit, exposer sa thèse dans ses traits essentiels.

Pour ce qui est du « premier pilier » de la datation tardive de l'exode et de la conquête, Bimson s'appuie sur les progrès récents de l'égyptologie. En effet, les égyptologues ont presque tous cessé de penser que Pithom et Ramsès (Ex 1,11) étaient identiques respectivement à Tel Es-Maskhouta et Tanis. Certes, on n'est pas encore parvenu à un accord général sur d'autres localisations, mais tous les sites proposés existaient déjà sous la XVIII^e dynastie, de sorte qu'ils ne font pas obstacle à une datation ancienne. Quant au « second pilier », à savoir l'argument tiré des couches attestant la destruction de villes cananéennes, il a été fortement ébranlé

(20) Cf. Bimson, *Redating*, pp. 120 ss.

(21) What We Don't Know About Moses and the Exodus, in: *Biblical Archaeological Review* 3 (1977), pp. 22-31 (24). Cf. également du même: *When Was the Exodus?*, *loc. cit.*, pp. 41 s.

(22) Londres 1976. Cf. H. Stadelman, *Theologische Beiträge* 1/1977, pp. 185 ss.

par la poursuite des fouilles archéologiques (23). On a constaté, en effet, qu'il s'en fallait de beaucoup que toutes les destructions aient eu lieu vers la fin du XIII^e s. av. J.-C., et qu'elles remontaient à des époques très variées. De même, la chronologie interne de l'AT s'oppose à une datation tardive de l'exode et de la conquête. Comme l'ont montré H. Horn (24) et Sean M. Warner (25), indépendamment de Bimson, des raisons de cet ordre nous obligent à doubler à peu près la durée généralement attribuée à l'époque des Juges, à savoir deux siècles environ. D'un travail plus récent de Bimson (26), il découle que les allusions chronologiques et archéologiques des récits concernant les Patriarches vont également dans le sens d'une datation ancienne de l'exode. Cet auteur situe cet événement sous la XVIII^e dynastie d'Égypte, plus précisément vers 1470 av. J.-C., sous Thoutmès III.

Mais la partie la plus frappante de la thèse de Bimson consiste en ceci que, pour lui, ce site problématique de Jéricho cesse d'être un argument contre l'idée d'une conquête violente, pour devenir un indice, voire plus qu'un indice, en faveur de l'hypothèse d'une conquête précoce et guerrière de Canaan par les Israélites. Avant la fin du Bronze, Jéricho a été détruite au moins deux fois, une première fois à la fin du Bronze Ancien, vers 2000 av. J.-C., et une autre à la fin du Bronze Moyen. Il est absolument impossible de rattacher à Josué la première de ces destructions, mais qu'en est-il de la seconde? En se fondant sur la «céramique bichrome» qui y a été trouvée, Kathleen M. Kenyon date cette dernière du milieu du XIV^e s. av. J.-C. et la relie à une expédition égyptienne: les Égyptiens se seraient ainsi vengés de l'élite hyksos, ces Sémites qu'ils avaient expulsés de leur territoire. Toutefois, l'état actuel de l'égyptologie ne permet plus de croire à la théorie d'une campagne du pharaon Amosis contre les Hyksos, campagne qui serait remontée bien au-delà de Sharuhén (Tel Farah), en Palestine méridionale. Cependant, Madame Kenyon ayant daté cette céramique bichrome, qui est rare, essentiellement à partir de l'hypothèse hyksos, l'argument reposant sur ces vestiges, en ce qui concerne la datation, n'est pas à retenir. Après l'avoir examinée de près, Bimson date la céramique bichrome de l'époque allant de 1450 à 1400 av. J.-C. Ainsi, la destruction de Jéricho remontant au Bronze moyen se situerait dans la seconde moitié du XV^e s. av. J.-C. Or c'est là assez exactement la période que la chronologie interne de la Bible (cf. essentiellement Jg 11,26 et 1 R 6,1) suggère pour la conquête. D'après Jg 3,13, il est possible de rattacher les rares indices d'une occupation de Jéricho à l'époque du Bronze récent (indices que Kitchen utilisait pour soutenir la thèse d'une conquête

(23) Ce qui se remarque déjà chez J.M. Miller, *Archaeology and the Israelite Conquest of Canaan: Some Methodological Observations*, in *PEQ* 109 (1977), pp. 87-93.

(24) *Biblical Archaeology Review* 3 (1977), p. 23.

(25) *The Dating of the Period of the Judges*, *VT* 28 (1978), pp. 455-463.

(26) *Archaeological data and the dating of the patriarchs*, in: A.R. Millard et D.J. Wiseman, *Essays on the Patriarchal Narratives*, Leicester 1980, pp. 59-92.

à date tardive) à une tentative de peuplement qui a eu lieu sous Eglon, roi de Moab. Partant de sa datation de la destruction de Jéricho, Bimson étudie également d'autres villes cananéennes qui, selon l'AT, ont été anéanties à l'occasion de campagnes de Josué. Sur les neuf sites considérés comme particulièrement importants, et ayant fait l'objet de fouilles, à savoir Jéricho, Aï, Béthel, Hazor, Dêbir, Lakhish, Hébron, Hormah et Dan, tous, sauf Aï (Et-Tel), présentent des traces de destruction dans les couches datées de la fin du xv^e s. av. J.-C. Il se trouve cependant que l'assimilation d'Aï à Et-Tel est justement très contestée (27). Si l'on procède à la contre-épreuve, on constate ceci : en admettant que la conquête a eu lieu à date récente, on ne trouve avec certitude de preuves positives que pour Dêbir. En revanche, cinq au moins des villes énumérées, à savoir Jéricho, Aï (Et-Tel), Hébron, Hormah et Dan, n'existaient tout simplement pas à l'époque ! Cela supposerait que l'imagination étiologique des Israélites était vraiment hors du commun.

Réserves faites par certains commentateurs

Certaines des réactions suscitées par le travail de Bimson montrent à quelle opposition peut, aujourd'hui encore, se heurter une thèse solide, quand elle remet en question des opinions communément admises. Helmut Engel, spécialiste catholique de l'AT, a consacré un compte rendu détaillé au livre de Bimson. Ce commentateur se déclare insuffisamment compétent pour porter un jugement sur l'argumentation archéologique qui, chez Bimson, représente environ les 4/5 du texte ; cela ne l'empêche pas de décréter en conclusion : « Même s'il (Bimson) a raison quand il dit que les destructions de couches C du Bronze Moyen II, en Palestine, ne doivent pas être attribuées aux Egyptiens poursuivant les Hyksos, il n'en découle bien évidemment pas qu'il faille en rendre responsables, cent ans plus tard, "the Israelites tribes" » (28). Or en quoi ce raisonnement est-il « évident » ? Bimson part de l'idée qu'il est légitime de prendre pour hypothèse de départ l'historicité substantielle du récit biblique (autrement dit que tous les détails ne sont pas nécessairement exacts, mais que le texte est fiable dans son ensemble) ; s'appuyant sur les résultats de sciences modernes telles que la critique textuelle et l'histoire des traditions, Engel estime que cette attitude n'est plus possible aujourd'hui. C'est faire preuve d'une conviction littéralement cartésienne aux termes de laquelle, vu leur subtilité et la rigueur des raisonnements sur lesquels elles reposent, les conclusions présentées par ces sciences reflètent nécessairement la réalité. Or

(27) Cf. D. Livingston, *Traditional Site of Bethel Questioned*, in : *WTJ* 34 (1971), pp. 39-50, et A. F. Rainey, *Bethel is still Beitin*, *ibid.*, pp. 175-188.

(28) *Biblica* 61 (1980), pp. 437 ss. (440).

nous devons rester très conscients du caractère éminemment hypothétique de nombreux jugements portés par la critique textuelle et l'histoire des traditions, qui doivent par conséquent être toujours prêtes à se laisser rectifier par d'autres sortes de démonstrations, par exemple les preuves archéologiques (29).

Un autre compte-rendu détaillé est dû à la plume de l'archéologue américaine Patricia M. Bikai (30), qui a publié un ouvrage fondamental sur la céramique de Tyr (31). Elle estime l'argumentation archéologique de Bimson convaincante dans l'ensemble, et n'hésite pas à écrire que son exposé sur la datation de la céramique bichrome « devrait être lu systématiquement par tous ceux qui s'occupent de céramique » (ou du moins de datation par ce procédé) (32). On est cependant assez étonné de lire la dernière phrase de ce compte-rendu, que voici : Bimson « rattache la seule série de destructions à la seule explication *accessible*. Il se pourrait cependant qu'il existe aussi une autre (explication), disparue entre-temps » (33). Autrement dit, il existe en Palestine un nombre appréciable de villes connues par leur nom et qui ont été détruites à la fin du xv^e s. av. J.-C. Selon l'AT, ces villes ont été détruites, à l'époque en question précisément, par les Israélites que commandait Josué ; et pourtant, peut-être tout s'est-il passé tout autrement ! Ici, le dernier mot est laissé non pas à la plausibilité scientifique, mais à un scepticisme dont on se demande s'il n'aurait pas des fondements philosophiques.

Si c'étaient là les seules opinions émises sur le livre de Bimson, on pourrait être tenté de donner raison à ceux qui tiennent l'étude historique et critique de la Bible pour incapable d'échapper à l'hypercritique. D'autres auteurs de comptes-rendus, cependant, donnent à penser que l'exégèse critique est parfaitement capable de se rectifier elle-même. I. Maxwell Miller, par exemple, formule le jugement suivant en conclusion de son compte-rendu : « De l'avis du soussigné, le principal apport de l'ouvrage en question consiste en ceci qu'il présente une hypothèse plausible venant s'ajouter à celle qui est communément admise. Il démontre ainsi que ceux qui datent l'exode et la conquête du XIII^e s. ne possèdent pas le monopole du témoignage de l'archéologie (34). »

Il est permis d'attendre avec curiosité la poursuite de la discussion (35).

(29) Cf. également R. Riesner, *Die Ursprünge der Geschichtsschreibung in Israel*, in : *Th. Beitr.* 6 (1975), pp. 106-114.

(30) *Orientalia* 49 (1980), pp. 213 ss.

(31) *The Pottery of Tyre*, Warminster 1978.

(32) *Orientalia* 49 (1980), p. 214.

(33) *Loc. cit.*, p. 215.

(34) *Journal of Biblical Literature* 99 (1980), p. 135. Idée voisine chez P. Wernberg-Møller, in : *JJS* 31 (1980), p. 135.

(35) Il n'existe malheureusement en allemand aucune publication qui tienne au courant des progrès de l'archéologie biblique les non-spécialistes, comme le font le *Biblical Archaeologist* ou la *Biblical Archaeology Review* (laquelle a 65.000 abonnés!).

Divers signes donnent à penser qu'à propos de ce problème, comme dans le cas de divers autres points de la Bible sur lesquels il faut toujours revenir, l'atmosphère du débat va redevenir beaucoup moins tendue. Hans Gøedicke, l'égyptologue de l'Université John-Hopkins, où a jadis enseigné William F. Albright, a annoncé un ouvrage dans lequel il soutient que la sortie d'Égypte a eu lieu en 1477 av. J.-C. (36). Sa thèse présente bien des parentés avec celle de Bimson (37). A la suite des fouilles effectuées par Nelson Glueck (38) sur la rive orientale du Jourdain, il a semblé que les Edomites et les Moabites ne s'étaient pas sédentarisés avant la fin du XIII^e s. av. J.-C., de sorte que Moïse n'aurait guère pu les y rencontrer auparavant. Aux contre-arguments archéologiques présentés par Bimson, d'autres sont venus se joindre depuis, et des plus pertinents. James R. Kautz (39) a pu prouver qu'il n'y avait pas eu en Jordanie orientale, au XV^e s. av. J.-C., d'interruption dans l'occupation, comme l'avait cru Glueck. John Garstang avait supposé qu'il s'était produit des tremblements de terre dans la région de Jéricho, vers 1400 av. J.-C., et cet aspect de ses recherches n'a pas été réfuté jusqu'ici. En procédant à de nouvelles fouilles à Tel Es-Sultan, Zeev Reches, de l'Institut Weizman, a trouvé sur des murailles des traces de séisme; il faudra cependant d'autres fouilles pour dater celui-ci d'une façon plus précise qu'entre 1500 et 500 av. J.-C. (40). C'est pourquoi il y a encore lieu d'être très prudent si l'on veut établir un lien entre l'activité sismique et la destruction de Jéricho à la fin du XV^e s. Aux touristes modernes, impressionnés par les couches de destruction de l'antique Jéricho, les guides déclarent qu'aucune d'elles n'a quoi que ce soit à voir avec Josué. Peut-être les guides qui font visiter Jéricho seront-ils bientôt obligés de revoir leur commentaire, et peut-être pas seulement eux ***.

(36) Cf. Le résumé de: H. Shanks, *The Exodus and the Crossing of the Red Sea, According to Hans Gøedicke*, in: *Biblical Archaeology Review* 7 (1981), pp. 42-50.

(37) Cf. J.J. Bimson, *Biblical Archaeology Review* 8 (1982), p. 14.

(38) *The Other Side of the Jordan*, Cambridge Mass., (2) 1970.

(39) *Tracking the Ancient Moabites*, in: *Biblical Archaeologist* 44 (1981), pp. 27-35.

(40) Cf. A. Rabinovitch, *Les murailles de Jéricho*, in: *Le Monde de la Bible* 18 (1981), p. 47.

*** A propos de: John J. Bimson, *Redating the Exodus and Conquest*, in: *Journal for the Study of the O.T., Supplement Series 5*, JSOT Press (Sheffield) 1978 ou Almond Press (Sheffield) 1981, 351 p.

A PROPOS DE LA THÉOLOGIE DE LADD

En 1984, dans le Hokhma n° 27, p. 95 paraissait un encart publicitaire à l'occasion de la parution en traduction française de l'ouvrage de G.-E. Ladd: la Théologie du Nouveau Testament. Cet encart comprenait une partie, et une partie seulement, d'une recension critique écrite pour Hokhma par Max-Alain Chevallier, professeur à la faculté de Strasbourg. Or le passage cité, de nature publicitaire, ne pouvait être représentatif de toute la pensée de son auteur. C'est pourquoi il nous paraît souhaitable d'apporter un complément, en publiant in extenso la recension critique rédigée par le professeur Max-Alain Chevallier.

G.-E. LADD, *Théologie du Nouveau Testament*, volume I

Nous sommes si pauvres en manuels de théologie du Nouveau Testament de langue française qu'on se réjouit a priori de toute traduction facilitant l'accès à des ouvrages étrangers. Je n'ai pas pu faire de comparaison avec l'original, mais le français de ce premier volume est fluide et il est rare qu'on soit arrêté par le style: bravo à l'équipe de traduction qui, si j'ai bien compris, n'est pas faite de professionnels. Exceptions cependant p. 30, avant-dernière ligne, par exemple, et, plus gênant, p. 219, dans le sous-titre ne faudrait-il pas des guillemets? La présentation est tout à fait claire, même si c'est un gros défaut que la table des matières figure dans une cinquième page non numérotée et sans indication de pages pour les différents chapitres.

Un des apports évidents de cette traduction est l'abondance des indications bibliographiques figurant au début des sections. Il est intéressant de voir ce que l'auteur a sélectionné dans la littérature de langue anglaise ou existant en version anglaise; il s'est ouvert à des auteurs dont les options critiques ou théologiques ne sont pas les siennes, tels Dodd ou J.-M. Robinson et parmi les Allemands, Bultmann. Mais il est fort regrettable que les éditeurs de la traduction française n'aient pas offert à leurs lecteurs un choix complémentaire: ceux qui savent l'anglais n'avaient pas besoin d'une traduction et ceux qui ne savent pas l'anglais n'auront pas accès à ces bibliographies! Peut-être cette lacune pourra-t-elle être comblée en appendice de l'œuvre complète? Signalons un cas extrême: p. 31, l'ouvrage de Steinmann a paru d'abord en français.

On nous dit dans la Préface que l'ouvrage qui nous est offert est en réalité une adaptation. Cela explique sans doute que, p. 18, on indique un travail daté de 1978 pour caractériser la démarche de Ladd écrivant... en 1974. Petite bévue, mais qui fait déplorer l'absence de précision sur l'ampleur de ladite « adaptation ». Et pour en terminer avec ces remarques touchant à la présentation, pourquoi ne pas nous avoir dit quelque chose de la personne et de l'œuvre de Ladd ?

Mais venons-en au texte lui-même. Il semble bien que les traducteurs aient voulu comme l'auteur, en publiant cet ouvrage – et ce n'est pas une mince entreprise – « relever le défi » dont il est question p. 19. C'est à la fois ce qui me plaît et m'inquiète. Je suis ravi que « les protestants évangéliques » aient découvert déjà depuis des années qu'ils ne peuvent se contenter de « critiquer constamment les déviations contemporaines ». Mais je m'inquiète que le but ici affiché (ici, c'est-à-dire en tête d'un ouvrage de théologie biblique) soit, je cite : « construire un système théologique valable » pour constituer « une force doctrinale ». Je laisse à d'autres le soin de sonder l'ambiguïté de la notion de force doctrinale. Ce qui me paraît faux, du point de vue du bibliste que j'essaie d'être, c'est de vouloir transformer « la Parole de Dieu », ne serait-ce qu'« en partie », en pièces ajustées dans « un système théologique ». Entendons-nous : je veux bien que les systématiciens prennent ce risque, c'est leur rôle ; mais croire que le bibliste, lorsqu'il est à l'écoute de l'Écriture et qu'il expose avec scrupule ce qu'il perçoit, peut favoriser la construction d'un système, c'est dénaturer l'évangile. Et ce n'est pas pour le plaisir de prendre le contre-pied que j'affirme au contraire : le rôle de l'exégète est de faire valoir que les paraboles ou le sermon sur la montagne résistent à l'intégration dans un système. Ce qui se cache en réalité derrière la démarche annoncée, c'est une certaine conception de la Révélation biblique où l'Écriture prise globalement est considérée comme un corpus de vérités qu'il suffit d'agencer pour obtenir un ensemble cohérent. Je ne puis me rallier à ce point de vue où le Dieu vivant et déconcertant de Jésus-Christ disparaît derrière un discours organisé qui ne peut être fabriqué à partir des textes bibliques qu'au prix de gauchissements et d'omissions. La force d'une théologie du Nouveau Testament, ce n'est pas « la force doctrinale » du « système », c'est la force d'affirmations et d'interpellations qui me cernent et te cernent parce qu'elles viennent de divers côtés et témoignent d'un au-delà du discours.

Ladd appartient à cette génération de biblistes de l'aile « évangélique » tels F.-F. Bruce, I.-H. Marshall et d'autres, qui ont le souci réjouissant d'entrer en dialogue avec les tenants de la méthode historico-critique. Cela se voit dans son plan comme dans le détail de ses développements. Son plan tient en effet compte de la diversité des témoignages néotestamentaires, diversité qui est, on le sait, un des chevaux de bataille de la critique récente. Dans le détail aussi, ses argumentations introduisent des points de vue issue de la recherche dite indépendante, par exemple lorsqu'il envisage que certains *logia* du Fils de l'homme soient rédactionnels (pp. 187 ss), puis énumère une série d'opinions divergentes (pp. 189 s). Pourtant, à la différence

d'autres auteurs de la même tendance, il ne s'expose pas vraiment aux questions et aux thèses qui lui sont étrangères. S'il décide de traiter distinctement des Synoptiques, de Paul, de Jean, etc., pour faire valoir « la richesse » de cette diversité théologique, il posa d'emblée « l'unité fondamentale » du Nouveau Testament (pp. 29 s); c'est sans doute ce qui lui permet, après avoir pourtant souligné au départ l'originalité du quatrième évangile, de l'utiliser sans crier gare pour compléter l'analyse synoptique (pp. 245 s). Surtout, du moins dans ce volume I, en ne faisant pas régulièrement la distinction entre la prédication de Jésus et le témoignage différencié qu'y rendent les synoptiques, il passe à côté de certaines questions théologiquement importantes, par exemple l'absence de toute conception de la mort vicaire dans l'évangile de Luc (chap. 14). Il s'est laissé emporter jusqu'à l'aveuglement par son agacement à l'endroit des recherches de la *Formgeschichte* (p. 222) et la quête du Jésus de l'histoire ne serait selon lui que le fruit d'une erreur d'appréciation philosophique (chap. 13). D'une façon générale, il se laisse aller à des jugements précipités et tranchants à plusieurs reprises sur des points où la critique introduit des questions qui l'indisposent; ainsi pour la place à accorder aux écrits non canoniques (pp. 28 s) ou quand il s'agit de décider de l'authenticité des *logia* de Jésus (p. 192). Certes les auteurs de la tendance historicocritique en font autant, il suffit de lire les ouvrages de théologie du Nouveau Testament de Conzelmann ou de Jeremias pour en trouver des exemples; il n'empêche que le dialogue qu'on espérait voir s'amorcer entre Ladd et l'aile critique tourne malheureusement court.

Au fond, je me demande si l'entreprise de Ladd, comme d'ailleurs celle plus récente de Guthrie avec la même tendance, n'a pas été prématurée. Il ne disposait pas d'un assez grand nombre de travaux préparatoires, ces travaux que les exégètes « évangeliques » engagés dans une authentique discussion scientifique avec les exégètes de l'aile critique poursuivent maintenant depuis dix ou vingt ans, aussi bien sur le plan méthodologique que dans le détail des problèmes. Et les éditeurs de cette... adaptation l'ont bien senti lorsqu'ils ont demandé à R. T. France d'ajouter une trentaine de pages sur la théologie propre à chacun des évangiles. C'est là tout autre chose qu'un banal « supplément »; c'est un correctif et même plus, c'est, sous une forme éminemment courtoise, la mise en question de la méthode appliquée par Ladd. C'est en effet, implicitement mais de façon parfaitement nette, la proclamation qu'on ne peut pas exposer l'enseignement de Jésus et son identité messianique sans se colleter d'une façon beaucoup plus exigeante avec les problèmes soulevés par la *Formgeschichte* et la *Redaktionsgeschichte*. Par exemple, il est impossible de fonder, comme le fait Ladd, une argumentation concernant la conscience messianique de Jésus sur un texte dont il saute aux yeux que, tout au moins dans sa forme, il est de rédaction matthéenne (p. 235; cf. ce qu'en dit France au bas de la p. 282!).

J'ai dit sans ambages mes réserves. Je ne veux pas dire pour autant que l'ouvrage soit sans utilité. A plusieurs reprises, Ladd déclare qu'il conçoit

sa tâche comme essentiellement descriptive. Là où la description ne suppose pas trop d'appréciations critiques on trouve des développements suggestifs, par exemple au chap. 7, où les paraboles du Royaume sont interprétées selon ce que l'auteur appelle le *Sitz im Leben* du ministère de Jésus. On peut penser que ce volume I consacré à Jésus et aux évangiles était, du point de vue de Ladd, le plus périlleux; la partie sur Paul devrait être moins problématique. En attendant donc de lire la suite, recommandons seulement aux lecteurs de sensibilité «évangélique» de n'étudier ce premier tome qu'en parallèle avec celui de Jeremias sur la prédication de Jésus (avec tout ce qu'il contient, certes, de discutable) et, s'ils peuvent lire l'allemand ou l'anglais, en parallèle avec le volume I de la Théologie du Nouveau Testament de Goppelt (que R.T. France cite à plusieurs reprises; référence p. 280, n. 12).

Max-Alain CHEVALLIER,
Professeur du Nouveau Testament à la faculté
de Théologie Protestante de l'Université de Strasbourg.

*«N'oubliez pas de payer
votre abonnement 1986. Merci!»*